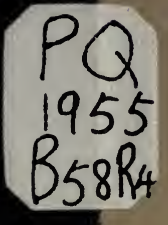


Barré, Pierre Yves
René le Sage





3 R

Germinal, an 10.

René le-sage, ou c'est bien la Cucrret, md. vde.

Barré, Radet, Deschamps, D**.

An 10. 1802.

RENÉ LE SAGE,

OU

C'EST BIEN LA TURCARET,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES;

Des Citoyens Barré, Radet, Deschamps, D**.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 5 germinal, an 10.

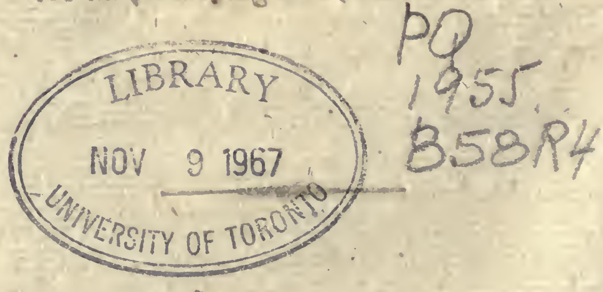
A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SAGE.	*Vertpré.*
RÉMOND, jeune graveur.	*Henry.*
M. D'ARMANVILLE, fermier général.	*Duchaume.*
POISSON, comédien.	*Hyppolite.*
CLÉMENCE, sœur de M. d'Armanville.	Mme *Belmont.*
La mère LAURENT, servante de le Sage.	Mme *Duchaume.*

La scène est à Paris, chez le Sage.



RENÉ LE SAGE,

OU

C'EST BIEN LA TURCARET.

Le théâtre représente le cabinet d'un homme de lettres.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉMENCE, *seule, occupée à arranger le bureau de le Sage.*

MONSIEUR le Sage est sorti ; profitons de son absence pour mettre un peu d'ordre dans ses papiers et dans ses livres. J'ai tant de plaisir à lui rendre au moins quelques légers services, et les occasions sont si rares !... Ce cher monsieur le Sage ! autant il est malin pour ses lecteurs, autant il est bon pour ses amis et pour tout ce qui l'entoure. Que j'aime à le nommer mon bienfaiteur, à lui devoir mon existence !

Air : *Jupiter en taureau superbe.*

De combien de charmes il pare
Ce qu'il fait et ce qu'il écrit !
Chez lui, par un accord bien rare,
Le cœur est digne de l'esprit.
Oui, l'on ne doit pas moins d'hommages,
A sa bonté, qu'à ses succès :
Mais au grand jour sont ses ouvrages,
Et l'ombre cache ses bienfaits.

SCENE II.

La mère LAURENT, CLÉMENCE.

La mère LAURENT.

Encore à faire le ménage ! je vous y prends toujours, mademoiselle Clémence. Je me fâcherai, prenez-y garde.

RÉMOND.

Bonjour, mère Laurent. Bonjour, mademoiselle Clémence... je vous apporte les épreuves de mes gravures pour la nouvelle édition du Diable boiteux.

La mère LAURENT.

Eh ! quand vous seriez venu tout exprès pour nous voir.

CLÉMENCE.

Mais... vous êtes fort aimable de vouloir bien nous montrer vos ouvrages, quoique nous ne nous y connaissions guères.

La mère LAURENT, *avec importance.*

Guères !... Ah !

RÉMOND, *bas à Clémence.*

Si la bonne pouvait nous laisser un moment.

CLÉMENCE.

Pourquoi donc ?

RÉMOND.

J'aurais à vous parler.

La mère LAURENT.

Eh bien ! ces estampes ?

RÉMOND.

Voyez.

La mère LAURENT, *les regardant.*

Ah ! que c'est joli ! que c'est joli !... Si je savais ce que ça représente.

RÉMOND.

Vous avez lu le Diable boiteux ?

La mère LAURENT.

Ah ! ben ! si j'ai lu notre Diable Boiteux ?

RÉMOND.

Voici l'entrevue de don Fadrique et de dona Théodora.

La mère LAURENT.

Je la connaissais.

RÉMOND.

Oui, c'est le même dessin que celui de la première édition. J'ai seulement ajouté là bas... au fond... une duègne, une vieille gouvernante.

La mère LAURENT.

Elle est fort bien, la vieille gouvernante.

RÉMOND, *à part.*

Elle ne s'en ira pas.

La mère LAURENT.

Une autre ! une autre !

CLÉMENCE.

Quelle est celle-ci ?

RÉMOND.

C'est Asmodée qui transporte l'écolier.

La mère LAURENT.

Dans ses griffes ! pauvre jeune homme !

RÉMOND.

Air : *Vaud. de monsieur Guillaume.*

L'esprit boiteux prend son vol et l'enmène
En le tenant par son habit ;
En un clin d'œil, il le promène
D'un bout à l'autre de Madrid.

La mère LAURENT.

D'un bout à l'autre de Madrid !
C'est aller vîte, et vraiment je m'étonne
Qu'un boiteux aille si bon train.

RÉMOND.

Assez souvent, moins on va droit, ma bonne
Plus on fait de chemin.

La mère LAURENT.

A la bonne heure ! et toutes ces figures-là ?

RÉMOND, *à la mère Laurent.*

Air : *Vaud. l'Avare et son Ami.*

Ici tout près, d'un bon ménage,
Lamour veille,

La mère LAURENT, *relevant son nez et ses lunettes.*

Et l'hymen s'endort.

RÉMOND.

Là, l'épouse attend le veuvage.

La mère LAURENT.

Les héritiers, le coffre fort. *bis.*

REMOND.

Là, le diable est à même table,
Que des joueurs, honnêtes gens.

La mère LAURENT.

Le diable est bien, sans complimens ;
Les honnêtes gens ne val'pas le diable.

Mais mademoiselle reste en contemplation devant la même estampe. Il faut que cela soit bien beau.

RÉMOND.

C'est le moment où don Mendoce déclare son amour à dona Théodora.

La mère LAURENT, *regardant aussi.*

Il a l'air bien amoureux dom Mendoce; qu'est-ce qu'il peut bien lui dire ?

RÉMOND.

Ce qu'il lui dit ?

Air : *Avec Iseule et ses amours.*

» Voyez Mendoce à vos genoux.
(bas.)
C'est Rémond qui parle à Clémence.
(haut.)
» Vous plaire est le sort le plus doux,
» Le seul dont mon cœur soit jaloux,
Lui dit Mendoce à ses genoux.
(bas.)
C'est Rémond qui parle à Clémence.
(haut.)
» Voyez Mendoce... etc.

La mère LAURENT.

Il lui dit ça ?... c'est très-galant, c'est très-honnête. Et que peut bien répondre la demoiselle ?... silence ! ... Est-ce qu'elle ne répond pas la demoiselle ?

CLÉMENCE.

Oh ! pardonnez-moi ; voyez. Ses regards semblent dire :

Même air.

» Comptez à jamais sur mon cœur.

REMOND, *bas.*

Est-ce là ce que dit Clémence ?

CLEMENCE.

» Du sort, quelque soit la rigueur,
» Votre amour fera mon bonheur,
» Comptez à jamais sur mon cœur,
(bas.)
C'est la réponse de Clémence.

La mère LAURENT.

Eh bien ; tenez, je me doutais de la réponse. Aussi...
(Avec malice.)

Même air.

Moi, quand je vois un objet charmant,
La beauté la grac', la décence,

Puis, tout auprès, un jeune amant,
Sensible, timide et tremblant,
Je m'dis tout d'suite : com'c'est ressemblant!
» Oui, v'là ben Rémond et Clémence.

Je vous demande bien pardon ; mais c'est qu'en regardant vot'ouvrage, ca n'avance pas le mien. Sans adieu. (*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

RÉMOND, CLÉMENCE.

RÉMOND.

Eh bien !

CLÉMENCE.

Eh bien ! elle nous a dévinés... et je crains bien que monsieur le Sage n'ait pas été moins clairvoyant.

RÉMOND.

Et quand il se serait apperçu de mes sentimens pour vous... c'est un homme si bon !

CLÉMENCE.

Et qui m'aime tant !

RÉMOND.

Qui n'aimerait pas Clémence ? il n'y a qu'un frère endurci par la fortune...

CLÉMENCE.

C'est me dire que vos dernières démarches auprès de lui n'ont rien produit.

RÉMOND.

Je craignais de vous en parler. J'ai vu votre frère, j'ai vu cet inflexible monsieur d'Armanville. Nous étions convenus avec monsieur le Sage que je lui rappellerais les dix mille fr. qui vous sont dus ; mais au premier mot de cette conversation, votre frère s'est emporté jusqu'à l'invective et m'a forcé de me taire ; il ne m'a pas même été possible de lui dire chez qui vous demeuriez.

CLÉMENCE.

Se peut-il qu'un frère...

RÉMOND.

Il craint d'être obligé de venir à votre secours.

CLÉMENCE.

Air :

Quoi ! voilà ce qui le rendrait,
Pour moi toujours inaccessible!
Haïr sa sœur par intérêt !
Non, non, ce n'est pas possible.
Il croit que je lui ravirais
De son or une part légère,
Et moi, c'est son or que je hais ;
Car son or m'a ravi mon frère,

RÉMOND.

Que ne peut-il vous entendre ! il changerait bientôt de sentiment.

DUO de Claudine.

CLÉMENCE.

De l'attendrir davantage
Je n'ose plus me flatter ;
Il n'est que monsieur le Sage
Sur qui je puisse compter.

REMOND.

Ah ! comptez, comptez encore
Sur Rémond qui vous adore ;
Il saura vous mériter.

CLEMENCE.

Oui, je connais bien votre ame.

REMOND.

Mon sort au vôtre est lié :
Souffrez que l'amour reclame
Tous les droits de l'amitié.

Ensemble.

REMOND.

Le Sage et sa bienveillance
Dirigeront mes essais,
Et sous les yeux de Clémence,
Tout m'annonce des succès.

CLÉMENCE.

Une douce confiance
Me rassure désormais,
Puisque j'ai pour espérance
Votre cœur et ses bienfaits.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS LESAGE, *entrant à la fin du duo.*

RÉMOND, *avec étonnement.*

Monsieur le Sage !

LE SAGE, *froidement.*

Ah ! c'est vous, monsieur Rémond !

RÉMOND, *embarrassé.*

Oui, monsieur... je venais...

CLÉMENCE.

Il n'y a qu'un instant...

LE SAGE.

De l'embarras ! de la contrainte avec moi !

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Seize ans, sensible et belle,
Esprit, grace, douceur;
Vingt ans, bon et fidèle,
Plein d'amour et d'honneur.
Ce qu'éprouve son cœur,
Ce que le vôtre pensé,
Soyez certains, mes chers enfans,
Qu'un homme qui fait des romans
Sait tous cela d'avance.

CLÉMENCE, *pour rompre la conversation.*

Monsieur, vous ne nous avez pas parlé de votre lecture d'hier chez monsieur le maréchal de Villars.

LE SAGE.

Oh ! Turcaret a fait miracle.

RÉMOND.

J'en étais sûr.

CLÉMENCE.

Oui ! Mais dites-donc, monsieur ; racontez-nous donc...

LE SAGE.

Air : *Nous avons une terrasse.*

Au milieu d'un cercle immense,
Où, non sans trembler,
Je vois se rassembler

Plus d'esprit, de goût, de science,
Qu'il n'en fallait pour me troubler;
Je prends ma place, on fait silence,
Chacun attend que je commence,
Les yeux sur moi sont réunis;
J'ouvre enfin la pièce et je lis.
On suit Turcaret pas à pas,
On s'amuse, on sourit tout bas,
Puis bientôt, on rit aux éclats.
A certains traits de satire, assez forts,
Où j'ai montré peut-être un peu d'audace,
D'un rire épais, on entend les transports,
Et j'apperçois un homme à lourde face,
Malgré lui, faisant la grimace,
Et s'égayant avec efforts.
Un galon très-large
A l'habit qu'il charge,
Laissant peu de marge,
Couvre l'homme entier.
Tout bas, on m'informe
Qu'il rit pour la forme:
Ce rieur énorme
Etait un maltotier.

RÉMOND.

Un financier chez monsieur le maréchal de Villars, leur ennemi déclaré?

LE SAGE.

Mais ceci n'annonce pas trop qu'il soit réconcilié avec eux; car, entre nous, je soupçonne que la lecture de Turcaret était une petite fête qu'on donnoit à ce monsieur, dont je suis bien fâché de n'avoir pas demandé le nom. Pour un peintre de ridicules, pareils originaux sont très-bons à connaître.

RÉMOND.

Ne craignez vous pas que celui-ci ne jette l'allarme parmi ses confrères?

CLÉMENCE.

Et que cela ne vous fasse des ennemis dangereux?

LE SAGE.

Pourquoi donc? ce n'est pas le corps que j'attaque.

Air :

S'il est des traitans diffamés,
Qu'à bon droit on abhorre,
Il est des hommes estimés,
Dont cet état s'honore.
Du bien public, par leurs travaux,
Les sources s'agrandissent :
Ceux-là remplissent les canaux
Que les autres tarissent.

CLÉMENCE.

Ceux-là seront les amis de l'auteur.

RÉMOND.

Et les autres lui pardonneront. Car, après tout, que leur prend il ?

LE SAGE.

Ah ! mon dieu, rien du tout.

RÉMOND.

Air : *Dans cette maison, à quinze ans.*

C'est l'honneur qu'il faut au soldat,
Au commerçant, la confiance,
L'estime au sage magistrat,
Aux arts, quelque reconnaissance ;
C'est le prix d'un travail constant ;
Les en priver serait funeste.
Turcaret est moins exigeant ;
Si vous lui laissez son argent,
Il vous tiendra quitte du reste.

LE SAGE, *se frottant les mains.*

Cette lecture est un chapitre qui manque au *Diable boiteux*. Mais il me roule dans la tête un certain *Gilblas*, où la séance pourra figurer. Au reste, mes amis, le ton de ce monsieur, son maintien pendant les cinq actes de ma pièce, l'ensemble de toute sa personne, m'ont paru si plaisans, que le soir même, j'ai laissé son signalement à la comédie française, dans la loge de Poisson qui jouea Turcaret.

RÉMOND.

Et qui sera d'une vérité !

LE SAGE.

Comme il est dans tous ses rôles. Allons, mon cher Rémond, la veine est bonne ; il faut la suivre. Vous voyez que

notre Diable marche assez bien, tout boiteux qu'il est; allons, mon ami, donnons leur la troisième édition.

CLÉMENCE.

Qui ne restera pas chez le libraire, plus que les deux autres.

RÉMOND.

Air : *Vaud. de Oui et Non.*

Tout sera bientôt débité,
J'ose le prédire d'avance,
Et vous n'aurez pas imité
Des auteurs de ma connaissance;
Ces auteurs à précaution,
Par une marche singulière,
Font leur cinquième édition
Pour faire vendre la première.

LE SAGE.

Mon ami, c'est qu'ils n'ont pas la ressource de vos gravures.

RÉMOND.

Les nôtres avancent. Voici déjà des épreuves que vous pourrez examiner à loisir. J'attends vos idées pour la vignette que vous voulez entourer d'une devise espagnole.

LE SAGE, *lui donnant une note.*

Tenez, regardez si cela peut vous fournir quelque chose. . . .

RÉMOND, *l'examinant.*

Mais oui. Je vais aller faire une esquise que je vous apporterai dans une heure.

LE SAGE.

Vous me ferez plaisir. (*avec un ton sérieux.*) Il faut que je vous parle, mon cher Rémond.

RÉMOND.

A moi, monsieur ?

LE SAGE.

Il faut que nous causions ensemble... Vous êtes un homme estimable... et vous m'entendrez; oui, je suis sûr que vous m'entendrez.

CLÉMENCE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à lui dire ?

RÉMOND, *regardant Clémence.*

Je ne sais... mais il m'inquiète.

(*Il sort lui faisant des signes d'intelligence.*)

SCENE VI.

CLÉMENCE, LE SAGE.

LE SAGE, *les observant.*

Je n'ai rien vu... Ecoutez, Clémence, j'aime Rémond, il a de l'esprit, des talens, des mœurs; mais il n'a pas encore de fortune; et, par malheur, je ne puis, en ce moment, suppléer moi-même...

CLÉMENCE.

Monsieur...

LE SAGE.

Vous savez combien nous vous sommes attachés, ma femme et moi. N'étes vous pas notre enfant? votre père, en mourant, ne nous a-t-il pas légué sa fille chérie? mes fils ont embrassé des professions bien opposées qui nous séparent; l'état de ce jeune graveur nous rapprocherait au contraire. Nous ne nous quitterions plus, et cela me conviendrait beaucoup. Mais le moment de songer à ce mariage n'est pas encore venu... il peut arriver un jour. Jusques-là, permettez-moi, Clémence, d'éloigner, ou du moins de rendre plus rares les visites de Rémond.

CLÉMENCE.

Ordonnez, monsieur, ordonnez; et, quoiqu'il puisse m'en couter, soyez bien sûr de mon obéissance.

LE SAGE.

Air :

Du trésor qui m'est confié
Fidèle et seul dépositaire,
Je dois, au gré de l'amitié,
Remplir une tâche bien chère;
D'un père j'emprunte la voix,
La trouvez-vous trop rigoureuse?
Je ne reclame de ses droits,
Que celui de vous rendre heureuse.

CLÉMENCE.

Ah! monsieur, vos bontés me font oublier la cruauté d'un frère...

LE SAGE.

Oui, Clémence, oubliéz-le, puisqu'il ne cherche pas même à connaître ni votre sort, ni l'asyle que vous habitez. Ah! M. Darmanville, vous êtes bien le traitant le plus dur, le plus implacable... après Turcaret, s'entend.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, La mère LAURENT.

La mère LAURENT.

Il y a là bas un monsieur qui veut vous parler.

LE SAGE.

Dorneval, n'est-ce pas?

La mère LAURENT.

Non.

LE SAGE.

Fuselier?

La mère LAURENT.

Ah! ben oui, monsieur Fuselier! tout au contraire. C'est un monsieur galonné d'or, qui dit qu'il était hier, dans une maison où vous avez lu Turcaret.

LE SAGE.

Je n'imagine pas que ce soit ce traitant qui nous a tant occupés, pendant la lecture.

CLÉMENCE.

Ah! monsieur, si c'était lui!... peut-être est-il furieux.

LE SAGE.

Je l'espère, mon enfant; mais toute sa colère ne m'épouvante pas.

CLÉMENCE.

Ah! monsieur, je tremble.

La mère LAURENT.

Qu'est-ce qu'il faut dire à ce monsieur?... le renvoyer?

LE SAGE.

Non pas, priez-le d'entrer. (*la mère Laurent sort.*) En-

core une fois, Clémence, soyez bien rassurée ; ces messieurs ont des principes ; ils pillent, ils volent ; mais ils ne tuent pas. (*Clémence sort.*)

SCENE VIII.

LE SAGE, M. D'ARMANVILLE.

M. D'ARMANVILLE, *essouflé.*

Ah ! monsieur, que vous demeurez haut !... aye !... ouf !... Je suis rendu.

LE SAGE, *lui présentant un siège.*

Monsieur...

M. D'ARMANVILLE.

De tout mon cœur... (*il se jette dans le fauteuil.*) Ah ! mon cher ami, vous pouvez vous vanter de loger au sommet du Parnasse... Ah ça, nous nous connaissons d'hier ; ainsi point de cérémonies.

LE SAGE.

J'ignore à qui j'ai l'honneur de parler.

M. D'ARMANVILLE.

Je suis monsieur d'Armanville.

LE SAGE, *très-étonné.*

Monsieur d'Armanville !

M. D'ARMANVILLE.

Sous-fermier des Gabelles... Mon nom vous est connu, sans doute ?

LE SAGE.

Beaucoup. (*à part.*) Quelle étrange rencontre ! c'est donc là le frère de la pauvre Clémence !

M. D'ARMANVILLE, *à part et considérant le local.*

Cet appartement n'annonce pas la richesse ; on aura bon marché de cet homme-ci. (*se levant.*) Savez-vous qu'hier le maréchal s'amusa fort de votre comédie ? c'est qu'aussi, mon cher, elle est bouffonne... elle est très-bouffonne.

LE SAGE.

Trouvez-vous ?

M. D'ARMANVILLE.

Parbleu ! vous m'avez vu rire pendant vos cinq ou six

actes... Heim !... vous avez été content de moi ?... dites ; que comptez-vous faire de cette petite drolerie-là ?

LE SAGE.

De Turcaret ? . . . mais ma pièce est reçue à la comédie Française ; on la répète aujourd'hui, demain on l'annoncera sur l'affiche, et, dans huit à dix jours, elle sera représentée.

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Ah ! diable ! dans huit jours ! . . . (*haut.*) Quoi ! réellement, vous ferez jouer cela ?

LE SAGE.

Pourquoi non ? l'ouvrage vous paraît-il indigne des honneurs de la représentation ?

M. D'ARMANVILLE.

Oh ! ces honneurs là...

LE SAGE.

Mes caractères sont-ils mal établis, mal conçus ?

M. D'ARMANVILLE.

Ça, des caractères ! . . . oui, parbleu ! plaisans caractères !

LE SAGE.

Les ruses, les menées, la cupidité de ces gens-là n'y sont elles pas reconnues et dévoilées !

M. D'ARMANVILLE.

Bah ! bah ! bah !

LE SAGE.

Air : *Parsembleu ! monsieur le curé.*

N'ai-je pas bien saisi leur ton ?
En ami, daignez m'instruire :
Si Turcaret n'est pas assez fripon,
Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. D'ARMANVILLE.

Pas assez fripon !... que trop fripon, que trop... Portrait chargé, qui ne ressemble à rien ! où diable trouver le modèle de ce monsieur Turcaret ?

LE SAGE.

Mais il n'est pas introuvable.

M. D'ARMANVILLE.

Les mœurs de la pièce sont des mœurs détestables.

LE SAGE.

J'ai peint ce que j'ai vu.

M. D'ARMANVILLE.

Et puis des incidens... romanesques, impossibles!

LE SAGE, *s'enflâmant par dégré.*

Comment! monsieur, vous croyez impossible qu'un frère, riche et cruel, vil et doré, méconnaisse une sœur dans l'infortune?

M. D'ARMANVILLE.

Ce n'est point là la vérité, la nature...

LE SAGE, *avec chaleur.*

Non, ce n'est point la nature, mais c'est la vérité. C'est pour la rappeller cette nature, dans un cœur qui la repousse, qu'il faut frapper fortement. Tant pis pour l'homme à qui cette scène.... invraisemblable... et trop vraie, n'aura point amené la rougeur sur le front et le repentir au fond du cœur!

M. D'ARMANILLE.

Là! là!... ne nous échauffons pas.

LE SAGE.

Echauffons-nous et nous en vaudrons peut-être mieux.

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Ce diable d'homme est plus difficile à manier que je ne croyais... (*haut.*) Veulez-vous que je vous parle avec franchise? cette comédie-là ne réussira pas.

LE SAGE.

J'en ai meilleure opinion.

Air: *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Des êtres vils et dangereux
Sont démasqués avec force et courage:
Turcaret doit armer contre eux
Des gens de bien, l'essain nombreux.
Si ce n'est pas un bon ouvrage,
C'est, tout au moins, une bonne action,
Et le public, dans mainte occasion,
Applaudit à l'intention.

M. D'ARMANVILLE.

L'intention! oui... jolie intention, ma foi!... Attaquer un corps respectable!

LE SAGE.

Monsieur, je ne prétends pas...

M. D'ARMANVILLE.

Eh bien ! faites-la jouer, monsieur, cette pièce insolente; faites-la jouer... nous serons là.

LE SAGE.

Monsieur, j'y compte.

M. D'ARMANVILLE.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Nous y viendrons
Nous retiendrons
Les loges que nous remplirons.

LE SAGE.

Fort bien.

M. D'ARMANVILLE.

Voyez quel parti formidable !
Nous peuplerons de nos commis,
Le parterre et le paradis,
Pour faire aller la pièce au diable.

LE SAGE.

Oui... mais le lendemain ?

M. D'ARMANVILLE.

Le lendemain ? nous y serons encore. Dix fois, vingt fois, cent fois, s'il le faut.

LE SAGE.

Tant mieux.

M. D'ARMANVILLE.

Même air.

Mon cher, nous vous prouverons bien
Que l'argent ne nous coute rien
Pour alimenter la cabale.

LE SAGE.

Employez un si beau secret :
Pour faire tomber Turcaret,
Venez cent fois remplir la salle.

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Je ne peux l'effrayer, gagnons-le. (*haut.*) Moi, d'ailleurs, dans tout ceci, je n'ai en vue que votre avantage ; oui, mon cher, je suis fâché qu'un garçon d'esprit... car vous en avez...

LE SAGE.

Monsieur...

M. D'ARMANVILLE.

Vous en avez, on ne peut pas vous oter cela. Je suis fâché, je vous le dis, de vous voir végéter dans un état qui, au bout du compte, ne mène à rien; tandis que vous pouvez aller à tout.

LE SAGE.

Je n'ai pas cette ambition, et les lettres...

M. D'ARMANVILLE.

Métier de paresseux.

Air : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée.*

Pour vous occuper d'autre chose
Avec profit,
Laissez-là vos vers, votre prose
Et votre esprit.
Tenez, le temple de mémoire
Est pour les foux.

Mon cher le Sage.

Au lieu de voler à la gloire,
Venez chez nous.

LE SAGE.

Moi! monsieur?

M. D'ARMANVILLE.

Même air.

Je tiens à votre convenance
Divers emplois:
Recette, controle, ambulance,
A votre choix;
Intérêts très bons, très-utiles,
Très-productifs...
Voulez vous être dans les huiles
Ou dans les suifs?

LE SAGE.

Non: huiles ou suifs, je serais très-mal là dedans, je vous l'assure; je ne me sens rien de ce qu'il faut pour y réussir, et vous n'auriez pas d'employé plus maladroit.

M. D'ARMANVILLE.

Allons, allons, soit. . . . C'est un génie particulier qu'en effet tout le monde n'a pas. Je vais donc vous faire une autre proposition; car il faut bien vous servir malgré vous, méchant homme que vous êtes!...

LE SAGE.

Je crois inutile...

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Voici le moment de frapper les grands coups. (*haut.*) Des gens honnêtes, très-honnêtes, irréprochables, mais faibles, craignant les applications qu'on peut leur faire de quelques traits malins, ne seraient pas éloignés d'un sacrifice d'argent pour vous engager à retirer votre comédie de Turcaret; cela vous convient-il ?

LE SAGE.

Non, monsieur.

M. D'ARMANVILLE.

Prenez garde, la proposition est brillante. Il est question de mille louis... heim !

LE SAGE.

Non, monsieur.

M. D'ARMANVILLE.

Et si l'on en mettait quinze cents ? ah !

LE SAGE.

Non, monsieur.

M. D'ARMANVILLE.

La raison ?

LE SAGE.

De l'or... n'est que de l'or; l'estime et la gloire ont bien une autre valeur.

M. D'ARMANVILLE.

C'est de la mauvaise tête que cela, monsieur le Sage.

LE SAGE.

Je n'ai pas la vôtre, monsieur d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Parbleu ! c'est un animal bien rétif qu'un auteur. (*haut.*) Ecoutez, j'ai pouvoir d'aller jusqu'à deux mille louis, et, ma foi, c'est payer trois fois au-dela de ce que cela vaut. . . Vous refusez encore ? ah ! pour le coup, je serai le plus opiniâtre des deux. Je veux ajouter à la somme offerte cinq cents louis de ma propre caisse.

LE SAGE.

Plait-il ?

M. D'ARMANVILLE.

Voilà de bonnes raisons, ou je ne m'y connais pas.

LE SAGE.

Cinq cents louis, ajoutez par vous, et sortant de votre caisse...

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

La pièce est à moi. (*haut.*) Tout autant.

LE SAGE, *à part.*

Ah! Clémence!

M. D'ARMANVILLE.

Eh bien!

LE SAGE.

Ces douze mille francs, uniquement parce qu'ils viennent de vous et sont à vous, pourraient être d'un grand poids...

M. D'ARMANVILLE.

Vous me faites honneur; ainsi donc voilà notre marché conclu.

LE SAGE.

Pas tout-à-fait.

M. D'ARMANVILLE.

Oh! j'ai votre parole et vous avez la mienne.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

A mon hôtel je vais chercher la somme.

LE SAGE.

C'est aller vîte.

M. D'ARMANVILLE.

Oh! je hais la lenteur.
Vous le verrez, je suis galant homme.
De bons effets, payables au porteur.

LE SAGE.

Mais écoutez...

M. D'ARMANVILLE

La somme est d'importance;
Car, après tout, mon cher, en y songeant
C'est payer cher l'honneur de la finance.
(à part.)
Nous n'en aurons jamais pour notre argent.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE SAGE, *seul.*

Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi! c'est là le frère de Clémence? celui qui chez le maréchal, hier... Et ce même

homme qui refuse à sa sœur une modique somme qu'il lui doit, vient m'offrir... Mais les voilà bien... Et j'épargnerais ces gens-là ! jamais. Sans doute il est des fortunes bien acquises.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

On s'enrichit par son talent,
Par une honorable industrie,
Par un héritage brillant,
Par une sage économie ;
Mais tel qu'à des gains indécens,
Tous les moyens savent conduire,
S'il s'enrichit à mes dépens,
A ses dépens, je puis bien rire.

SCENE X.

LE SAGE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *avec un air d'intérêt.*

Eh bien, monsieur, cette visite ?...

LE SAGE.

Pas la moindre colère ; des offres de service et presque des politesses. (*à part.*) Qu'elle ne sache pas encore à qui j'ai parlé ; car s'il ne revenait pas...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, RÉMOND.

RÉMOND.

Voici l'esquise de votre vignette.

LE SAGE.

Fort bien.

RÉMOND.

Vous aviez à me parler ?

LE SAGE.

Oui, j'avais à vous affliger.

RÉMOND.

Vous, monsieur le Sage !

LE SAGE.

Oui ; mais je crois que cela n'est plus nécessaire. Un personnage que je viens de voir, une petite négociation entamée... vous saurez tout.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, La mère LAURENT.

La mère LAURENT.

Monsieur, voilà monsieur Poisson, de la comédie Française.

LE SAGE.

Poisson ? qu'il entre.

CLÉMENCE.

Je vous laisse. (*elle sort.*)

La mère LAURENT, *à le Sage.*

Allez, allez, si vous le reconnaissez...

LE SAGE.

Pourquoi donc ?

La mère LAURENT.

Pourquoi ? tenez, regardez.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, POISSON, *envelopé dans un manteau et une lettre à la main.*

LE SAGE.

Quelle est cette folie, mon cher Poisson ? enveloppé dans les plis d'un manteau, comme un espagnol amoureux !

POISSON.

Relisez votre billet d'hier soir. (*il le lui remet.*)

LE SAGE.

Comment ?

POISSON.

Lisez.

LE SAGE, *lisant.*

« Mon ami, je viens de rencontrer dans une société l'o-
» riginal de Turcaret. Quel dommage que vous ne l'ayez pas
» vu ! vous auriez saisi son ton et ses manières que je ne
» puis vous peindre ; mais voici du moins son habillement...
(*s'interrompant.*) Eh bien, oui ; mais...

POISSON.

Achevez donc.

LE SAGE, *continuant de lire.*

Air : *Messieurs, faites attention.*

Mon ami Poisson doit avoir
Grand chapeau...

POISSON.

Bordé d'une gance.

LESAGE.

Ample sur tout...

POISSON.

De velours noir.

LESAGE.

Habit maron...

POISSON.

Galon immense.

LESAGE.

Veste à fond d'or...

POISSON.

Et d'un bon choix.

LESAGE.

Bijoux, bagues ..

POISSON.

A tous les doigts.

LE SAGE.

Canne à pomme d'or.

POISSON.

En béquille.

LE SAGE.

Boucles à pierres...

POISSON.

Bas roulé.

LE SAGE.

Voilà comme il faut qu'il s'habille.

POISSON, *jettant son manteau.*

Voilà comme il s'est habillé.

(*Il paraît vêtu ainsi que monsieur d'Armanville.*)

LE SAGE, *regardant Poisson.*

Bien ! très-bien !

POISSON.

La ressemblance y est-elle ?

LE SAGE.

Frappante, unique, admirable. Qu'en pensez-vous, mon ami ?

RÉMOND.

C'est lui-même.

LE SAGE.

Air : *De la croisée.*

Vous l'avez saisi traits pour traits :
C'est là ce que j'ai voulu dire.
Le dos voûté, le geste épais,
Un air familier, un gros rire :
Gonflé d'orgueil, maigre d'esprit ;
Enfin, mon cher, pour qu'on le nomme,
Beaucoup d'étoffe dans l'habit,
Et point du tout dans l'homme.

POISSON, *montrant son habit.*

Vous voyez... et vous verrez mieux.

LE SAGE.

Ah ça, mon ami, vous n'avez joué jusqu'ici que des rôles de valets. Mon Crispin, rival, vous a fait beaucoup d'honneur ; il faut que Turcaret ne vous en fasse pas moins.

POISSON.

Mais, morbleu! que n'ai-je été présent à votre lecture chez monsieur le maréchal de Villars ! je n'aurais pas perdu de vue mon modèle, et j'ose me flatter que l'imitation eut été parfaite.

LE SAGE.

Oh ! je suis sûr qu'on eût dit : « Le voilà, le voilà, monsieur d'Armanville. »

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, La mère LAURENT.

La mère LAURENT.

Voilà monsieur d'Armanville.

RÉMOND.

Monsieur d'Armanville !

LE SAGE.

Déjà !

POISSON.

Mon original !

La mère LAURENT.

Et tenez donc ! monsieur Poisson ! comme il lui ressemble.

POISSON.

Quelle bonne fortune ! mon cher le Sage, je vais étudier cet homme-là ; qu'il entre, qu'il entre.

LE SAGE.

Oui ; mais d'abord prévenons Clémence, il en est tems. (*à Rémond.*) Venez, mon ami.

POISSON.

Air : *Ce n'est que pour Madelon.*

Allez donc ; moi, poliment,
Ici, je reçois la visite.

LE SAGE.

Eh ! quoi ! vraiment !

POISSON.

Ne faut-il pas que je profite
Du ton, de l'air et de l'abord
De ce monsieur à coffre fort ?

LE SAGE.

Ne le plaisantez pas trop fort.

POISSON.

Oh ! la rencontre est un trésor.

LE SAGE.

Oui, la rencontre est un trésor.

POISSON.

Je prends une leçon utile,
Et, tout rempli de d'Armanville,
Je vaudrai mon pesant d'or.

Ensemble.

Je prends, etc. Il prend, etc.

(*Le Sage, Rémond, la mère Laurent sortent.*)

SCENE XV.

POISSON, M. D'ARMANVILLE.

M. D'ARMANVILLE, *sans voir Poisson.*

N'est-ce pas que je mène lestement les affaires ? . . . ah ! ah ! . . . J'ai cru que le Sage était ici.

POISSON, *à part.*

C'est cela. . . . voilà bien monsieur Turcaret. (*haut.*) Je l'attends.

M. D'ARMANVILLE.

Probablement, il ne tardera pas.

POISSON, *du même ton.*

Oh ! non... probablement. . . il ne tardera pas. (*à part.*) C'est bien cela.

M. D'ARMANVILLE, *toisant Poisson.*

Pardon, monsieur ; mais...

POISSON, *à part.*

Reconnaitrait-il, sous cet habit, Lafleur ou Pasquin ?

M. D'ARMANVILLE.

Air : *Par devant derrière.*

J'observe avec étonnement,
Des pieds à la tête...
J'admire votre habillement.

POISSON.

Monsieur... trop honnête.

M. D'ARMANVILLE.

Vous et moi, comme vous voyez,
Semblons nous être copiés,
Des pieds à la tête,
De la tête aux pieds.

POISSON.

Oui, ma foi.
Des pieds à la tête...

M. D'ARMANVILLE.

De la tête aux pieds.

POISSON.

Ah ! je dis, rien n'est plus simple. Les gens comme il faut n'ont qu'une manière de se mettre et se ressemblent, à-peu-près, tous.

M. D'ARMANVILLE.

Voilà le fait, voilà le fait. Monsieur est sans doute un de nos messieurs ?

POISSON.

Pas encore tout-à-fait ; mais j'aspire et je me flatte que j'aurai bientôt l'agrément...

M. D'ARMANVILLE.

Du roi ?

POISSON.

Et du public.

M. D'ARMANVILLE.

Monsieur, vous me paraissez fait pour être admis dans toutes les compagnies possibles.

POISSON.

Oh ! monsieur, pourvu que je le sois dans la bonne...

M. D'ARMANVILLE.

C'est la nôtre. Nous nous y retrouverons, et si je puis vous servir...

POISSON.

De modèle, monsieur, de modèle.

M. D'ARMANVILLE.

C'est fort obligeant, monsieur, c'est fort obligeant.

POISSON.

C'est la vérité, monsieur ; c'est la vérité.

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Il est fort bien cet homme-là.

POISSON, *à part.*

Je crois que je le tiens.

M. D'ARMANVILLE.

En faisant espérer à nos messieurs un aimable homme de plus, qui leur nommerai-je, s'il vous plait ?

POISSON, *à part.*

Ah! diable !... (*haut.*) Je m'appelle Turbot.

M. D'ARMANVILLE.

Turbot !... malpeste ! c'est un très-beau nom et un très-bon poisson.

POISSON.

Vous êtes fort poli.

M. D'ARMANVILLE.

Le premier des poissons.

POISSON.

Le premier... non ; mais...

M. D'ARMANVILLE.

Oh ça ! mon cher confrère, ou peu s'en faut ;

Air : *Pour vous je vais me décider.*

Croyez que je mets grand prix
A l'homme d'opérer ensemble.
(il serre la main de Poisson.)
N'êtes vous pas un peu surpris
Qu'un hasard ici nous rassemble?

POISSON.

Fort surpris.

Il paraîtrait plus régulier
De voir, faisant humble courbette,
Deux poètes, chez un financier,
Que deux financiers chez un poète.

M. D'ARMANVILLE, *avec éclats.*

Vous l'avez dit, vous l'avez dit.

POISSON.

N'est-ce pas ?

TOUS DEUX, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

M. D'ARMANVILLE.

Et si le même motif nous appelait ici... Moi, j'y viens pour une certaine comédie...

POISSON.

C'est pour une comédie que j'y viens aussi.

M. D'ARMANVILLE.

Contre les traitans.

POISSON.

Précisément, *monsieur Turcaret.*

M. D'ARMANVILLE.

Vous y voilà, *monsieur Turcaret!* je voulais en parler à l'auteur.

POISSON.

Moi de même.

M. D'ARMANVILLE.

Vous connaissez la pièce ?

POISSON.

Oui; mais j'ai des questions à faire, sur deux ou trois scènes.

M. D'ARMANVILLE.

Eh! morbleu, faites-moi ces questions-là. Je ne suis que trop en état d'y répondre. C'est un diatribe, un libelle, une horreur.

POISSON.

Quel conte!

M. D'ARMANVILLE.

Une diffamation effroyable, vous dis-je. Vous ne savez donc pas que chez le maréchal de Villars, hier, moi, devant cinquante personnes de la cour et de la ville...

POISSON.

Et le coquin d'auteur, je suis sûr qu'il s'amusait de votre position.

M. D'ARMANVILLE.

Ah! M. Turbot! il fallait être là.

POISSON.

Ah! monsieur d'Armanville, je l'aurais voulu pour beaucoup.

M. D'ARMANVILLE.

Il nous représente comme des gens d'une rapacité, comme des sang-sues qui s'engraissent aux dépens de l'état.

POISSON.

Qu'est-ce qui croira cela, mon cher monsieur d'Armanville?

M. D'ARMANVILLE.

A l'entendre, nous sommes des sots, des ignorans, sans goût, sans esprit.

POISSON.

Sans esprit! comme si le premier de tout n'était pas d'amasser beaucoup d'argent! d'honneur, ces écrivains-là font pitié. Cela veut raisonner et cela n'a pas un écu.

M. D'ARMANVILLE.

Vous entendez bien qu'à l'égard de notre condition première, nous ne sommes pas épargnés.

POISSON.

Oh! pour ça... tenez: nous sommes entre nous; mais, la plupart de nos messieurs, avouez-le...

M. D'ARMANVILLE.

Pour ce qui me regarde, je le nie fortement.

POISSON.

Moi, je serai plus sincère.

Air: *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Ecoutez les propos méchans,
Que tiennent bien des gens;
Ils vous soutiendront, mon très-cher,
D'une voix assurée,
Que, pas plus tard qu'hier,
Je portais la livrée.

M. D'ARMANVILLE.

Fi donc!

POISSON.

Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils diraient la vérité.

M. D'ARMANVILLE.

Vous portiez la livrée ?

POISSON.

La petite et la grande ; et vous avez du me voir... *in habitu.*

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

Ah ! tu portais la livrée ! tu me rendras les douze mille fr. tirés de ma caisse, ou je parlerai.

POISSON, *à d'Armanville*, *avec humilité.*

Ce galon de couleur affaiblirait-il votre estime ?...

M. D'ARMANVILLE.

Je ne dis pas cela ; mais vous devez en sentir d'autant mieux qu'il faut à tout prix empêcher la représentation de cette misérable farce.

POISSON.

Je ne ferai pas une démarche, monsieur d'Armanville.... La pièce attaque-t-elle des gens honnêtes ? elle tombera.

M. D'ARMANVILLE.

Elle ne tombera pas. Elle est mordante, c'est tout dire. Vous savez que les pauvres riches sont en butte à la jalousie; bref, je ne vous cacherai pas que la compagnie débourse une somme assez forte pour déterminer le Sage à supprimer Turcaret.

POISSON, *vivement.*

Il n'en fera rien. (*à part.*) Je l'espère.

M. D'ARMANVILLE.

Si fait : c'est une affaire à peu près terminée. Soyez tranquille. Mais chacun de nous a contribué pour sa part, et vous qui tout à l'heure serez des nôtres...

POISSON.

Je ne donnerai rien, monsieur d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE.

Je vous taxe à douze mille francs : pas une obole avec.

POISSON.

Douze mille francs !

M. D'ARMANVILLE.

Eh bien! six mille.

POISSON.

Rien du tout. Qui ne se reproche rien ne craint pas la médisance.

M. D'ARMANVILLE.

Monsieur !...

POISSON, *imitant M. d'Armanville.*

Monsieur !... (*à part.*) Oh! s'il pouvait se mettre en colère !

M. D'ARMANVILLE

Songez vous qu'il s'agit de l'honneur du corps ?

POISSON.

Savez-vous que je m'en soucie comme d'un zéro?

M. D'ARMANVILLE.

Quoi ! vous consentiriez à vous voir sur un théâtre ?

POISSON.

Pourquoi pas, si l'on m'applaudit ?

M. D'ARMANVILLE.

Eh quoi ! perdre l'honneur !...

POISSON, *lui frappe sur l'épaule.*

Ces pertes-là ne nous ruineront pas, monsieur d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE.

Vous êtes un insolent.

POISSON, *à part.*

Bon ! l'y voilà. (*haut.*) Monsieur !...

M. D'ARMANVILLE.

Un homme de rien.

POISSON.

Mon confrère !...

M. D'ARMANVILLE.

Un pied plat!

POISSON.

Mon confrère !

M. D'ARMANVILLE.

Morbleu ! . . . je retiens mon couroux ; mais j'étouffe. (*il tombe dans un fauteuil.*)

POISSON, *l'observant.*

Air : *Pauvre petit.*

Il enrage de tout son cœur ;
Mais qu'il est bien dans sa fureur !

M. D'ARMANVILLE, *à part.*

A-t-on l'ame plus vile ?

POISSON.

Je tiens mon d'Armanville,
Je réponds bien que Turcaret,
Trait pour trait,
Sera son portrait.
Oh ! oui... je tiens mon d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE, *se relevant.*

Parmi nous, songez désormais
A ne reparaître jamais.
Je préviendrai les gens honnêtes,
Monsieur... on saura qui vous êtes.

POISSON.

Oh ! parbleu, je n'en rougis pas ;
D'autres en conviendraient tout bas.
Moi, monsieur, daignez croire
Que, tout haut, j'en fais gloire.

Ensemble.

POISSON.

Il enrage de tout son cœur,
Mais qu'il est bien dans sa fureur!
Je tiens mon d'Armanville.
Je réponds bien que Turcaret,
Trait pour trait,
Sera son portrait.
Oh ! oui ! je tiens mon d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE.

Oh ! j'enrage de tout mon cœur,
Si je l'osais... dans ma fureur...
A-t-on l'ame plus vile ?
C'est lui, c'est lui, qui trait pour trait,
Est le portrait,
De Turcaret.
Oh ! oui, c'est bien une ame vile.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE SAGE.

LE SAGE, *entrant.*

Excusez-moi, messieurs, si je vous ai fait attendre. Une affaire qui m'a retenu...

M. D'ARMANVILLE.

Chacun a les siennes, mon cher le Sage ; vous allez voir que je me suis occupé des vôtres.

POISSON, *à le Sage.*

Serait-il possible !

LE SAGE, *à Poisson.*

Laissez, laissez. N'interrompez pas monsieur.

D'ARMANVILLE, *comptant des billets.*

Quarante-huit mille livres puisés dans la bourse commune, et puis douze mille livres pris dans la mienne...

Air : *Ça n'se peut pas.*

Mon cher, en bonne arithmétique,
N'est-ce pas la vingt mille écus ?

POISSON.

(Avec indignation à voix basse.)

Et c'est le Sage qui trafique...

D'ARMANVILLE.

D'un auteur, je fais un Crésus.

POISSON, *à d'Armanville.*

Applaudissez-vous !

M. D'ARMANVILLE, *se frottant les mains.*

Oui, confrère.

POISSON.

Vous l'emportés.

M. D'ARMANVILLE.

Comme partout.
Quand je me mêle d'une affaire,
J'emporte tout.

POISSON, *voulant sortir.*

Je n'y tiens plus...

LE SAGE, *gaîement.*

Restez donc, monsieur, restez donc. Vous n'êtes pas de trop.

M. D'ARMANVILLE.

Non, sûrement.

POISSON, *à part.*

Quel marché ! quel honte ! j'en suis indigné.

M. D'ARMANVILLE.

Vous allez m'écrire. . . une petite reconnaissance. . . me donner un billet...

LE SAGE.

Un billet ! de tout mon cœur... pour vous seul ?

M. D'ARMANVILLE.

Oui ; je représente toute la compagnie, qui sera charmée. . . .

POISSON, *bas à le Sage.*

Et moi, toute la comédie qui sera furieuse. Adieu.

LE SAGE, *bas à Poisson.*

Encore un moment, de grace!.. (*à d'Armanville*) Voici votre affaire.

M. D'ARMANVILLE.

Ah! bon. (*lisant*) *Billet d'auteur:* (*riant*) heureusement, ces effets-là ne se négocient pas. (*lisant*) *Bon, pour une place, à l'amphithéâtre.*

POISSON, *surpris.*

Heim!

M. D'ARMANVILLE.

Ah! la bonne distraction! (*à Poisson*) Tenez, tenez.

POISSON, *lisant.*

« Bon! pour une place à l'amphithéâtre, à la première re-
» présentation de Turcaret. »

M. D'ARMANVILLE.

A la première représentation...

LE SAGE.

L'auriez-vous mieux aimé pour la seconde?

POISSON, *serrant la main de le Sage.*

Mon cher ami!

M. D'ARMANVILLE.

M. le Sage, vous moquez-vous de moi? N'est-il pas arrêté que Turcaret ne sera pas représenté, moyennant la somme que je viens de déposer entre vos mains?

LE SAGE.

Monsieur, la comédie de Turcaret sera jouée, je vous le certifie.

POISSON.

C'est là parler!

M. D'ARMANVILLE.

Et votre promesse! et la foi des traités! et mon argent!

LE SAGE.

Votre argent... le voilà... c'est-à-dire, les quarante-huit mille livres offerts par la compagnie; et je vous prie de l'assurer, en mon nom, que je n'ai pas été tenté deux minutes de sacrifier un ouvrage fait pour être utile, et non pour être vendu.

Air :

Le prix est grand, je le confesse,
Et ma pièce est bien au-dessous;
Mais quoiqu'on vante la richesse,
Peut-être il est des biens plus doux.
La fortune est pour moi rébelle,
Et le sera long-tems, je croi;
Mais si je suis mécontent d'elle,
Je veux rester content de moi.

M. D'ARMANVILLE.

Fort bien !... Mais, je ne retrouve pas ma somme entière. Le reste, monsieur! le reste !

LE SAGE.

Le reste ?... Les douze autres mille francs à vous appartenans ? les voici. Mais permettez-moi de vous observer qu'une somme de dix mille francs est due par M. Morin, que j'ai découvert être le même que M. d'Armanville, ici présent.

M. D'ARMANVILLE.

Plait-il ? comment ?

LE SAGE, *avec poids.*

Oui, M. Morin, d'Armanville.

M. D'ARMANVILLE.

Bah! bah! bah ! d'Armanville ou Morin; je ne dois rien, rien du tout.

LE SAGE.

En êtes-vous bien sûr, monsieur ? et votre cœur ne doit-il pas vous dire, comme cette lettre de votre père, (*la lui montrant*) que d'une somme de vingt mille livres, avancée par lui, la moitié devait appartenir à votre sœur, à Clémence ?

M. D'ARMANVILLE.

Des sœurs ! des pièges ! des lettres ! des mensonges !

LE SAGE, *avec indignation.*

Des mensonges ! paraissez, Clémence, et réclamez vos droits.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENCE, RÉMOND, La mère LAURENT.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *Dei schiavi per amore.*

CLÉMENCE.

C'est l'amitié d'un frère
Que reclame une sœur ;
Ah ! si je lui suis chère,
C'est assez pour mon cœur.

LE SAGE, *à d'Armanville.*

C'est l'amitié d'un frère
Que reclame une sœur.

D'ARMANVILLE.

Morbleu !.. c'est elle... que faire ?

CLÉMENCE.

Quoi ! serait-il possible,
Quand je lui tend les bras,
Quoi ! mon frère insensible
Ne me reconnaît pas.

REMOND, *à Clémence.*

Vous voyez a son silence,
Que j'ai dit la vérité.

POISSON.

Mon confrère encor balance;
Mais on connaît sa bonté.

M D'ARMANVILLE, *à part.*

Rencontrer ici Clémence!

TOUS.

Quand son cœur vient vous chercher.

M. D'ARMANVILLE.

Et ! mon dieu ! je l'en dispense.

TOUS.

Quand son cœur vient vous chercher,
Rien ne peut donc vous toucher ?

M. D'ARMANVILLE.

C'est de l'or qu'on veut chercher,
C'est de l'or qu'on veut toucher.

CLÉMENCE.

Ah ! mon frère, tout m'assure
Qu'aux lieux de la nature
Rien ne peut nous arracher.

TOUS.

Quand son malheur, sa jeunesse,
Sur tous les cœurs ont des droits,
Vous, que prévient sa tendresse,
Vous seriez sourd à sa voix!

TOUS.

Perdons toute espérance,
De l'attendrir ici ;
Dans son indifférence,
Son cœur est endurci.

M. D'ARMANVILLE.

Messieurs, on sait d'avance
Ce qu'on doit faire ici,
Et de votre éloquence,
Se passer dieu merci.

POISSON.

Eh ! bien, mon cher confrère,
Nous attendrissons nous ?

M. D'ARMANVILLE.

Nous finisons, j'espère.

POISSON, et tous.

Il prend un ton plus doux.

CLÉMENCE.

Mon frère !

M. D'ARMANVILLE.

Eh bien ! quand cela serait, par quel hasard êtes-vous ici ?

REMOND.

Monsieur, si vous m'eussiez permis, chez vous, d'entrer dans quelques détails...

CLÉMENCE.

M. le Sage est mon bienfaiteur. C'est lui qui, généreux et sensible...

M. D'ARMANVILLE.

Oui ; sensible ! un homme qui fait des Turcarets !

CLÉMENCE.

Mon père dont il était l'ami, l'a prié de m'accorder un asyle...

M. D'ARMANVILLE.

Au fait, il vous a reçue chez lui ; restez-y. Puisque vous prétendez qu'il vous revient dix mille livres, je vous en laisse douze. Je ne puis rien davantage. Les temps sont si durs !

La mère LAURENT.

Et les cœurs si tendres !

M. D'ARMANVILLE.

Adieu ; faites jouer votre comédie. Nous serons là.

LE SAGE.

Je vous l'ai dit ; j'y compte.

M. D'ARMANVILLE, *à Poisson.*

Eh bien ! M. Turbot, on nous jouera.

POISSON.

Tant mieux ! Turcaret ne m'a jamais moins alarmé. Je suis si rassuré, voyez-vous, que j'irai, le premier jour.

M. D'ARMANVILLE.

Vous irez ?

POISSON.

Je ferai mieux que cela, M. d'Armanville. Je me placerai sur le théâtre.

M. D'ARMANVILLE.

Vous vous placerez sur le théâtre ?

POISSON.

Je ferai mieux que cela, M. Darmanville. Je jouerai Turcaret.

M. D'ARMANVILLE, *fixant Poisson.*

Vous jouerez !....

Air :

Eh ! mais vraiment! quoi ! tout de bon!
Serait-ce, ô ciel !... quelle aventure!
Oui !... c'est ce diable de Poisson,
Et je reconnais sa figure!

POISSON.

Il vient de prendre une leçon ;
Et si le public nous exauce,
S'il est satisfait du poisson,
Vous en aurez fourni la sauce.

M. D'ARMANVILLE.

Morbleu ! . . . . si jamais on me retrouve chez un poëte...
(*Il sort furieux.*)

LE SAGE, *à Rémond.*

A présent, mon ami, nous avons une dot. Ma femme revient dans huit jours, et son arrivée sera l'époque de votre bonheur.

RÉMOND.

Vous êtes le père de Clémence ; il me sera bien doux de devenir votre fils.

CLÉMENCE, *à le Sage.*

J'ose demander à mon bienfaiteur une nouvelle preuve de sa bonté pour moi. M. d'Armanville est mon frère...

LE SAGE.

Je vous entends, et vous reconnais, mon aimable Clémence. Si votre frère change à votre égard, s'il se conduit avec honneur, et je lui donne huit jours...

POISSON.

En ce cas là, nous jouerons Turcaret. Mon ami, je vous demande pardon; mais j'ai eu un moment d'inquiétude.

LE SAGE.

Comment avez-vous pu croire que je voulusse sacrifier pour un peu d'or...

POISSON.

Ecoutez donc ; on vend tant de choses !

LE SAGE.

Et souvent sans le vouloir.

VAUDEVILLE.

Air :

LE SAGE.

On dit qu'un honnète plaideur
Doit faire quelque sacrifice,
Payer huissier, greffier, avocat, procureur,
Et puis sans frais attendre la justice.
Je ne sais pas comment cela se fait,
Mais écoutez ce qu'on répète.
Le juge ne vend pas l'arrêt
Et pourtant le plaideur l'achète.

POISSON.

On dit que, par le tems qui court,
N'est pas qui veut un bon poète :
Que Pégase est rétif et que Phœbus est sourd
A qui n'a pas l'influence secrette.
J'estime fort maint auteur en crédit ;
Mais écoutez ce qu'on répète.
Apollon ne vend pas l'esprit,
Plus d'un sot pourtant en achète.

RÉMOND.

On dit que Paul est usurier,
Que sa femme est vieille et coquette.
Les jeunes gens chez Paul trouvent un cœur d'acier,
Et chez sa femme, une douceur parfaite:
Eh ! bien, tenez, Paul ne s'enrichit pas;
Car, écoutez ce qu'on répète.
A monsieur on vend ses contrats,
Mais à madame ou les rachète.

La mère LAURENT.

On disait et l'on dit encor,
Que pour plaire il faut être aimable ;
Qu'esprit, gaieté, douceur, valent mieux qu'un trésor,
Pour rendre enfin la beauté favorable.
Oui, c'est ainsi que l'on gagne les cœurs.
Mais écoutez ce qu'on répète :
L'amour ne vend pas ses faveurs,
Et plus d'un magot les achète.

CLÉMENCE, *au public.*

On dit, que sans avoir d'argent,
Au Pinde on voyage sans peine:
Sur Pégase gratis on va toujours trottant,
Gratis encor on boit de l'hipocrène;
Mais en soucis, en crainte, en essais,
Combien il en coute au poète!
Vous ne vendez pas les succès,
Et pourtant l'auteur les achète.

FIN.

CATALOGUE

Des pièces de théâtre qui se trouvent chez le même Libraire.

TRAGÉDIES.

Abdélazis et Zuleima, de Murville.
Abufar, de Ducis, en 4 actes.
Agamemnon, Lemercier.
Epicaris et Néron, en 5 actes.
Fénélon, de Chénier, 5 actes.
Geneviève de Brabant.
Manlius Torquatus.
Marius à Minturne.
Ophis, par l'auteur d'Agamemnon.
Othello, de Ducis.
Thénaïs et Zélisca.
Thimoléon, de Chénier.

COMÉDIES.

Abbé (l') de l'Epée, de Bouilly, en 5 actes.
Adélaïde de Bavières, en 3 act.
Alceste à la campagne, Demoustier.
Ami (l') du peuple, en 3 a. en vers.
Ami à l'épreuve, en un acte.
Amis (les) des loix, de Laya.
Arrivée (l') du maître, de Dumaniant.
Artistes (les), en 4 actes, Collin-d'Harleville.
Banquier (le), en 3 actes.
Cadet-Roussel, ou le café des aveugles.
Cadet-Roussel. (mort de)
Cadet-Roussel Barbier.
Cadet-Roussel maître de déclamation.
Cadet-Roussel, misantrope.
Café d'une petite ville, en 1 acte, en vers.
Canardin, ou les amours du quai de la volaille, parade.
Catherine, ou la belle fermière.
Château (le) des Appennins ou le fantôme.
Chevalier Noir (le), drame en 3 act.
Concilliateur (le), de Demoustier, en 5 actes en vers.
Conteur (le), ou les deux postes, en 3 actes.
Châteaux (les) en Espagne, de Collin-d'Harleville.
Claudine de Florian, 3 act.
Cœlina ou l'enfant du mystère, 3 actes.
Commissionnaire (le) ou Cange.
Cordonnier (le) de Damas.
Crac dans son petit castel, en un acte, en vers, de Collin.
Crimes (les) de la noblesse.
Défiances et malice, en 1 acte.
Désespoir de Jocrisse, de Dorvigny.
Deux font la paire.
Deux mères, (les) 1 acte.
Divorce (le), par Demoustier.
Double assaut, en 1 acte.
Dragons (les), de Pigault.
Dragons en cantonnement, id.
Ecoles (l') des jeunes femmes, de Collin-d'Harlevillé.
Empirique (l'), de Pigault.
Fausse (la) mère, en 3 act.
Femmes (les) en 3 actes, en vers de Demoustier.
Foux (les) hollendais, ou l'amour aux petites maisons.
Frères (les 2), de Patrat, en 4 act. en prose.
Henri et Périne, de Dumaniant, en 1 acte.
Homme (l') à trois visage.
Inconstant, (l') de Collin.
Isaure et Gernance, de Dumaniant.
Intérieure (l') des comités révolutionnaires.
Intrigans, (les) de Dumaniant.
Intrigue (l') épistolaire, 5 actes.
Jaloux (le) malgré lui.
Je cherche mon père.
Jeune (la) hotesse.
Jocrisse changé de condition.
Jocrisse congédié, de Dorvigny.
Jodelet, de Dumaniant.
Jugement de Salomon.
Kiki, ou l'île imaginaire, folie en 3 actes.
Kosmouck, ou les Indens en Angleterre, en 5 actes.
Laure et Fernando, en 4 act. de Dumaniant.
Lovelace français.
Madame Angot au sérail.
Maison (la) de prêt, en 3 actes.



Barré, Pierre Yves
René le Sage

